

Dominique MEENS : *Pêche à pied* (Pontcerq, 24,50 €).

Voici un livre singulier qui part, à pied, à la pêche à la création. L'auteur est un lecteur inquiet et un curieux impénitent. Son livre vise, dans une prose entêtée, à rejoindre un poème conséquent, presque indiscutable — et ce poème pourrait bien être *Zoo* du futuriste russe Vélimir Khlebnikov — un chant antimilitariste qui veut interrompre la mêlée sanglante à laquelle les hommes se livrent trop volontiers. Ce poème que Dominique Meens a traduit (la traduction, ne serait-ce pas la poésie même ?) aspire, dans le même temps, à retrouver un langage premier à partir de cellules de langues empiriques et de dessins originaires. Dans *Zoo*, il est clamé que « le regard de la bête vaut plus qu'un tas de livres lus ». Il semblerait donc aller à rebours de la boulimie de lecture qui affecte Dominique Meens. Et c'est bien là ce qui donne tout son sel au livre : l'emprise de l'animal sur le mental — le tout agrémenté de dessins de Jim Skull, adepte des « graphies orales » qui enchantent la page, l'élargissent. L'oralité règne ici, au sein de masques et d'esprits dansants surgis de tous les coins de la planète. Dominique Meens se plaît à ces mélanges, lui qui est enclin à des promenades que ponctuent des pages dignes d'un ornithologue.

L'auteur semble jouer d'une flûte dont il caresse des lèvres chacun des trous. Ainsi souffle-t-il, à tour de rôle, dans l'encoche *Plumes et poils* (dans ce monde animal et végétal, la simple présence d'un merle l'enchanté), puis dans celle du « mot à mot » pour y jouir avec délice de l'humour corrosif de Jacques Lacan. S'il se plaît à des « digressions », c'est que la création gagne toujours à être pensée — et donc pansée. Dominique Meens prend appui sur Apulée, Cratès de Thèbes ou Socrate. Il lit et il relie. Et il voudrait qu'un poème comme *Zoo* lui vienne à lui aussi, fruit peut-être d'un « voir dire » (emprunté à Guillaume de Machaut) dont il attend beaucoup. Mais attention : Meens ne se place jamais sous l'égide d'un volontarisme conquérant. Pour lui, il est clair que « Il faut sonner faux ». Dès lors qu'on est travaillé par le fantasme de la création, mieux vaut savoir rester « velléitaire », tel un inusable piocheur de vérités impossibles. Car la création nous vient comme malgré nous, même si nous l'avons aiguisée par des voies détournées et obliques. Si l'intellectualisme n'est pas trop de mise, du moins faut-il sentir sa forte poussée envahissante.

Dominique Meens adhère à la démarche d'un poète comme Franck Venaille qui estime qu'« il y a une autre littérature que celle des *méninges* ». Il est attentif à Queneau, à Annie Leclerc, et il trouve dans Marivaux et surtout dans le *Journal* de Michelet de quoi conforter son idéal — « cette idée double du devoir qui combat en nous, non pas l'idée du bien et du mal, mais celle du bien de la lettre, qui est le plus sûr, et du bien selon l'esprit, qui est le plus grand. L'impératif catégorique n'est pas chose si simple : il s'agit de le distinguer... ».

Si Francis Ponge a écrit *La Fabrique du pré*, fascinante glose sur un poème déjà écrit, Dominique Meens s'attache à la fabrique d'un poème rêvé. Il inverse le parcours avec beaucoup d'humilité mais aussi avec une énergie sans faille contre « l'embobinage et le mensonge des dominants » ; c'est une façon pour notre pêcheur de clamer : « Je pêche à pied ».

Dominique Meens aime en tout cas répéter la remarque de Jacques Lacan à un poète qui lui annonce que son livre va être publié : « tout cela, il va falloir l'écrire ». C'est une façon de remettre en question la publication elle-même. Et Dominique Meens va plus loin encore, qui sait que maints livres sont refusés à la publication, qu'ils n'atteignent pas ce stade, parce que souvent ce sont des livres ambitieux qui ne sont pas des romans marchandisés mais une réflexion sur le temps mauvais d'aujourd'hui où l'on s'accommode de la vase guerrière que Khlebnikov, lui, ne put jamais accepter.

Loin des « métaphores métonymisées » et des « métonymies métaphorisées » Dominique Meens exècre et rejette la littérature plagiaire si friande de faire avaler sa pilule mensongère par « la critique protectrice du public ». Il emboîte alors le pas à Khlebnikov qui privilégie ce moment suspendu « où les animaux lassés de rugir se dressent et regardent le ciel ».

Daniel LEUWERS